

Dictée du 29 janvier 2018 :

CAMILLE CLAUDEL 1915

«Je soussigné, docteur Michaux, certifie que Mademoiselle Camille Claudel est atteinte de troubles intellectuels très sérieux; qu'elle porte des habits misérables; qu'elle est absolument sale, ne se lavant certainement jamais...; qu'elle passe sa vie complètement renfermée dans son logement et privée d'air; que depuis plusieurs mois elle ne sort plus dans la journée mais qu'elle fait de rares sorties au milieu de la nuit; que, d'après ses lettres, elle a toujours la terreur de la bande à Rodin que j'ai déjà constatée chez elle depuis 7 à 8 ans, qu'elle se figure être persécutée, que son état déjà dangereux pour elle à cause du manque de soins et même parfois de nourriture est également dangereux pour ses voisins. Et qu'il serait nécessaire de l'interner dans une maison de santé.» Paris, le 7 mars 1913, docteur Michaux. Hiver 1915.

Camille Claudel, artiste connue, amante et inspiratrice de Rodin, s'est brûlé les ailes dans l'absolu de la passion et le brasier de l'art. Sa famille, pour s'en débarrasser, l'a expédiée de force à l'asile de Montdevergues, près d'Avignon, où son inactivité et sa paranoïa dévorante achèvent de la consumer. Elle est seule au monde. Perdue dans un océan de cris et de trognes cabossées, défigurées, hurlantes. Elle a demandé à ne plus manger avec les autres pensionnaires de l'asile. Elle ne supporte plus le bruit permanent de ces égarés. Elle a obtenu de faire elle-même sa cuisine (des pommes de terre bouillies, à tous les repas) par peur d'être empoisonnée. Elle a cessé de sculpter parce qu'elle croit qu'on va la piller. Dans trois jours, Paul Claudel, son frère, va venir la voir. Elle ne vit plus que dans l'attente de cette visite dont elle espère tant, dont elle espère tout. Paul va la comprendre. Paul va s'occuper d'elle. Paul va la sortir de cet enfer. Une joie intérieure l'envahit à cette perspective. Elle compte les heures.

[ Paul Claudel va venir bientôt

*Pour l'instant, elle subit le régime quotidien de promiscuité dans cet univers qui tient de Jérôme Bosch\* et de James Ensor, cernée par les rictus hideux des fous, submergée par sa détresse, emmurée dans des pensées que personne ne peut entendre, basculant dans une pathologie plaintive et explosive. Le directeur l'exhorte à la patience. Les sœurs infirmières qui se tiennent à distance, n'interviennent que pour calmer ses crises de rage et d'impuissance.]*

Camille gît au fond de sa nuit, écrit qu'elle n'a plus rien d'une créature humaine, entrevoit sa séquestration à vie, navigue entre le délire de persécution et les accès de lucidité. Mais Paul va venir bientôt. Dans quelques heures, il sera là et l'emportera loin d'ici.

Comme Camille, le spectateur endure le terrifiant spectacle d'êtres que la raison a désertés, pénètre malgré lui dans la nef des fous, éprouve la terreur de l'enfermement et partage la triste condition de Camille Claudel qui apparaît sous les traits méconnaissables de Juliette Binoche, émaciée, rongée par la dérélition, d'une pâleur de mourante, yeux cernés, regard vide, le pas mécanique.

Comme Camille, il se dit que le grand Paul Claudel ne pourra rester insensible à la détresse effrayante de sa sœur, répondra à son appel à l'aide, mettra sa compassion chrétienne au service de cette réprochée, sauvera son âme en perdition.

Mais Paul Claudel rêve d'atteindre la sainteté et ne s'abaissera pas à « ramasser » cette créature souffrante. Il est ailleurs, en route vers de hautes destinées, littéraires, diplomatiques et spirituelles. Qu'irait-il s'encombrer de ce fardeau qui gênerait son ascension ?

JEAN-CLAUDE RASPIENGEAS

Journaliste et critique littéraire. « La Croix

## ✚ VOCABULAIRE :

- Camille gît : verbe gésir.

Gésir, qui signifie être couché, n'est utilisé qu'à l'**indicatif présent**, l'**indicatif imparfait**, au **participe présent** et à l'**infinitif**. Il s'agit d'un **verbe défectif** (qui fait défaut = qui manque).

On l'emploie en parlant des personnes mortes ou malades ou de choses renversées par le temps. On l'utilise également avec l'adverbe de lieu ci dans l'expression ci-gît qui signifie "ici est enterré".

- ✚ On notera que la réforme de l'orthographe de 1990 autorise à supprimer l'accent circonflexe de la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif : il git, ci-git.

- La **déréliction** : Du latin derelictio (« abandon complet »), lui-même de derelinquo (« délaisser »). Sentiment d'abandon, de solitude.

(Par extension) Isolement, solitude qui provoque ce sentiment.

- La **compassion** : du latin compassio, souffrance commune, sympathie, compassion, composé de com-, avec et passio, action de supporter, souffrance.

En langage soutenu, la compassion est le sentiment qui nous fait partager le malheur des autres.

**On peut le rapprocher du premier sens de sympathie** (sym / pathos = grec).

**La sympathie** du grec syn- : « avec » et pathos : « souffrance » consiste aussi à comprendre les émotions d'une autre personne mais elle comporte une dimension affective supplémentaire. Il ne s'agit donc pas là "d'être sympa" avec quelqu'un, mais de s'impliquer en intégrant les émotions de l'autre et en se les appropriant.

**L'empathie** (du grec ancien εν, dans, à l'intérieur et πάθος, souffrance, ce qu'on éprouve) consiste à comprendre ce que d'autres éprouvent et à entrer en résonance avec eux. Il faut distinguer l'empathie de la sympathie, de la compassion et même de la contagion émotionnelle.

L'empathie tend vers l'objectivité (sans y prétendre) quand la sympathie est bien plus subjective.

- La **nef** : En architecture, la nef est une salle oblongue d'une basilique civile ou d'une église allant du portail à l'hémicycle (pour la basilique), de la façade à la croisée du transept ou à l'entrée du chœur (pour l'église avec ou sans transept) et qui est fermée par deux murs latéraux et un comble.

- Salle, galerie, hall de plan allongé et de grande hauteur.
- Au Moyen Âge, grand navire à voiles de l'Océan.
- Littéraire. Navire.

Bruno Dumont, cinéaste :

Même en tournant avec Juliette Binoche, star internationale, Bruno Dumont, cinéaste de l'extrême rigueur qui filme d'ordinaire des anonymes dans la glaise de la vie quotidienne, demeure dans son minimalisme exigeant. Lui, d'habitude, si économe de mots, doit, cette fois, emplir l'écran du verbe incandescent de Paul Claudel, incarné à la perfection par Jean-Luc Vincent. Dans le dernier tiers de ce film éprouvant et terrible, le spectateur passe du monde de la démence à celui du génie inspiré, dans un grand écart qui résume l'amplitude de l'esprit humain.

Avant d'être confronté, cloué sur son siège, au spectacle désespérant de la duplicité et de la lâcheté de Paul Claudel. Il repartira, comme il est venu, ne semant derrière lui que quelques mots de consolation, laissant Camille dériver, à tout jamais, dans le courant mortel de l'abandon et de la résignation.

Bruno Dumont filme au plus près les visages de ses acteurs, dont celui, ravagé, tourmenté, de Juliette Binoche, livide de souffrance et d'incompréhension. Elle est entourée de vrais malades mentaux aux réactions incontrôlables qui cheminent avec « Camille », l'escortant comme l'une des leurs.

Cette cohabitation, parfois brutale, parfois d'une tendresse maladroite, aux élans brisés, est saisissante. Comme, en contrepoint, l'interprétation illuminée, légèrement hallucinée, de Jean-Luc Vincent dont le jeu colle aux postures de l'époque quand l'introspection mystique suffisait à forcer le respect.

Le scénario et les dialogues de Bruno Dumont viennent directement du journal de Camille Claudel, de sa correspondance, de son dossier médical et des œuvres de Paul Claudel. Au romantisme échevelé du Camille Claudel de Bruno Nuytten (1988), avec Isabelle Adjani et Gérard Depardieu (en Rodin), Bruno Dumont oppose le scalpel de son style épuré, plans secs, sans lyrisme, au cœur de la crudité, de la cruauté et de la nudité d'une humanité souffrante, sans doute la plus proche de Dieu.

---

#### CAMILLE CLAUDEL

Après la visite de Paul Claudel en 1915, Camille Claudel restera enfermée pendant vingt-neuf ans dans cet asile et mourra quasiment de faim le 19 octobre 1943, à l'âge de 79 ans, ayant définitivement sombré dans la folie. Enterrée dans une fosse commune, son corps n'a jamais été retrouvé. Même si Paul est revenu la voir (une douzaine de fois en trente ans), il ne s'est pas déplacé pour assister aux funérailles de sa sœur Camille.

## ✚ Camille et Paul CLAUDEL :

La fratrie Claudel a grandi dans une famille renfermée sur elle-même, dans une ambiance de chamaillerie perpétuelle, entre un père abrupt mais aimant et attentif à l'éducation de ses enfants, et une mère concentrée sur le quotidien, avare de démonstrations d'affection.

Les enfants Claudel sont élevés dans un cercle familial fermé et tendu. Selon son fils, Louis-Prosper Claudel est un homme au caractère rude, mais intègre et dévoué aux siens. Madame Claudel est du matin au soir occupée aux tâches ménagères. Paul Claudel raconte : « Jamais un moment pour penser à elle, ni énormément aux autres », « Elle ne nous embrassait jamais. » Les valeurs du foyer sont le travail, l'effort, l'économie, l'honnêteté, le sens du devoir. Camille et Paul, au fil des années, ont construit une relation fraternelle intense.

- ✓ **Camille Claudel**, femme sculpteur française et sœur aînée du poète, dramaturge et diplomate français Paul Claudel.

Camille Claudel est née à Fère-en-Tardenois (Aisne), le 8 décembre 1864 et morte à Montdevergues, dans le Vaucluse, le 19 octobre 1943. En raison de la disparition de Charles-Henri (né en août 1863), le premier-né du couple, mort à seize jours, Camille Claudel devient l'aînée d'une famille qui comptera deux autres naissances. (Paul et Louise)

Passionnée de sculpture dès son enfance en Champagne et soutenue par son père, Camille Claudel arrive à Paris en 1883 afin de perfectionner son art auprès des maîtres. Elle étudie d'abord avec Alfred Boucher, puis avec Auguste Rodin dont elle devient une des élèves et collaboratrices, chargée de dégrossir les marbres d'après un modèle en plâtre.

Camille Claudel sert aussi de modèle à Auguste Rodin, lui inspirant des œuvres comme "la Danaïde", "Fugit Amor"... Tous deux vivront bientôt une passion stimulante mais orageuse.

Camille Claudel et Rodin sont tous les deux passionnés de sculpture. Mais Rodin est le maître et Camille veut voler de ses propres ailes et être reconnue comme sculpteur à part entière et non comme l'élève de Rodin. Devant le refus de ce dernier d'abandonner sa compagne Rose Beuret, la rupture est inévitable.

Dès lors Camille Claudel cherche désespérément des commandes. Bien que soutenue pendant un temps par quelques amis et même par Rodin en sous-main, elle vit de plus en plus misérablement.

Camille Claudel s'enferme bientôt dans une solitude destructrice et devient la proie de délires psychotiques et obsessionnels.

Arrêtée puis internée à la demande de sa mère et de son frère quelques jours après la mort de son père, elle passe les 30 dernières années de sa vie dans l'asile d'aliénés de Montdevergues, à Montfavet près d'Avignon, où elle est très malheureuse, sans rien obtenir de ce qu'elle demande, sans recevoir une seule visite de sa mère ni de sa sœur, mais seulement de son frère qui vient la voir une fois par an.

Camille est inhumée au cimetière de Montfavet accompagnée du seul personnel de l'hôpital ; quelques années plus tard, ses restes sont transférés dans une fosse commune, ni Paul ni les membres de la famille Claudel n'ayant proposé de sépulture.

✓ **Paul Claudel :**

Paul Claudel, né le 6 août 1868 à Villeneuve-sur-Fère dans l'Aisne, mort le 23 février 1955 à Paris, est un dramaturge, poète, essayiste et diplomate français. Il fut membre de l'Académie française.

Paul Claudel, frère cadet de la sculptrice Camille Claudel, est né à Villeneuve-sur-Fère, en 1868. En 1882, il arrive, avec sa mère et sa sœur, à Paris, où ils habitent au 31 boulevard de Port-Royal, jusqu'en 1892.

Paul Claudel, selon ses dires, baignait, comme tous les jeunes gens de son âge, dans « le baigne matérialiste du scientisme de l'époque ». Il se convertit au catholicisme en assistant en curieux aux vêpres à Notre-Dame de Paris le 25 décembre 1886, jour de Noël. "J'étais debout, près du deuxième pilier, à droite, du côté de la sacristie. Les enfants de la Maîtrise étaient en train de chanter ce que je sus plus tard être le Magnificat. En un instant mon cœur fut touché et je crus".

Au même moment, Paul Claudel découvre les « Illuminations », un recueil de poèmes d'Arthur Rimbaud dont la lecture sera pour lui déterminante.

Diplomate en 1893, il est consul de France à Prague, Francfort, Hambourg, en Chine à Shanghai, Fou-Tcheou (Fuzhou) et Tsien-Tsin (Tianjin), ministre plénipotentiaire à Rio de Janeiro, à Copenhague, ambassadeur de France à Tôkyô de 1921 à 1927, à Washington, puis à Bruxelles, où se termine sa carrière diplomatique en 1936.

Lorsqu'il s'installe définitivement dans sa propriété de Brangues, le travail littéraire, mené jusqu'alors parallèlement à sa carrière diplomatique, occupe la plus grande part de son existence.

En 1938, Claudel entre au conseil d'administration de la Société des Moteurs Gnome et Rhône, grâce à la bienveillance de son directeur, Paul-Louis Weiller, mécène et protecteur de nombreux artistes (Jean Cocteau, Paul Valéry, André Malraux). Ce poste, richement doté, lui vaudra de nombreuses critiques : à la fois par le statut social et le montant des émoluments qu'il en retire mais aussi par le fait qu'au cours de la Seconde Guerre mondiale, cette entreprise de mécanique participera à l'effort de guerre allemand pendant l'Occupation. A partir de 1940, Paul-Louis Weiller, juif, sera écarté de la direction.

Attristé par les débuts de la guerre, et notamment l'invasion de la Pologne, au cours d'un mois de septembre 1939 qu'il juge par ailleurs « merveilleux », Claudel est initialement peu convaincu par le danger que représente l'Allemagne nazie. Il s'inquiète davantage de la puissante Russie qui représente selon lui une « infâme canaille communiste ».

En 1940, il voit d'abord une délivrance dans les pleins pouvoirs conférés par les députés à Pétain. Il note dans son Journal (« Vue de la France » au 6 juillet 1940) : « La France est délivrée après soixante ans de joug du parti radical et anticatholique (professeurs, avocats, juifs, francs-maçons). Le nouveau gouvernement invoque Dieu et rend la Grande-Chartreuse aux religieux. Espérance d'être délivré du suffrage universel et du parlementarisme. »

Dans le Figaro du 10 mai 1941, il publie encore des « Paroles au Maréchal » (désignées couramment comme l'Ode à Pétain) qui lui sont souvent reprochées. La péroraison en est : « France, écoute ce vieil homme sur toi qui se penche et qui te parle comme un père./ Fille de saint Louis, écoute-le ! et dis, en as-tu assez maintenant de la politique ?/ Écoute cette voix raisonnable sur toi qui propose et qui explique ». Henri Guillemin (critique catholique et grand admirateur de Claudel, mais non suspect de sympathie pour les pétainistes) a raconté que, dans un entretien de 1942, Claudel lui expliqua ses flatteries à Pétain par l'approbation d'une partie de sa politique (lutte contre l'alcoolisme, appui aux écoles libres), la naïveté envers des assurances que Pétain lui aurait données de balayer Laval et enfin l'espoir d'obtenir une

protection en faveur de son ami Paul-Louis Weiller et des subventions aux représentations de l'Annonce faite à Marie. À partir d'août 1941, le Journal ne parle plus de Pétain qu'avec mépris.

Paul Claudel a mené une constante méditation sur la parole, qui commence avec son théâtre et se poursuit dans une prose poétique très personnelle, s'épanouit au terme de sa vie dans une exégèse biblique originale. Sa foi catholique est essentielle dans son œuvre qui chantera la création : « De même que Dieu a dit des choses qu'elles soient, le poète re-dit qu'elles sont. » Cette communion de Claudel avec Dieu a donné ainsi naissance à près de quatre mille pages de textes. Il y professe un véritable partenariat entre Dieu et ses créatures, dans son mystère et dans sa dramaturgie, comme par exemple dans « *Le Soulier de satin* » et « *L'Annonce faite à Marie* ».

Avec Maurice Garçon, Charles de Chambrun, Marcel Pagnol, Jules Romains et Henri Mondor, il est une des six personnes élues le 4 avril 1946 à l'*Académie française* lors de la deuxième élection groupée de cette année visant à combler les très nombreuses places vacantes laissées par la période de l'Occupation. Il est reçu le 13 mars 1947 par François Mauriac au fauteuil de Louis Gillet. (fauteuil 13)

Il est enterré dans le parc du château de Brangues ; sa tombe porte l'épithaphe : « Ici reposent les restes et la semence de Paul Claudel. » (Il faut probablement lire le mot « semence » à la lumière de la doctrine de la résurrection de la chair : à la fin des temps, lors du retour glorieux du Christ, les morts ressusciteront ; les restes humains sont ainsi la semence de la chair transfigurée qui sera celle de la résurrection. D'où l'importance de la sépulture dans la religion chrétienne, et les réticences face à l'incinération par exemple.)

#### **Les amours de Paul Claudel :**

Paul Claudel a une liaison avec Rosalie Ścibor-Rylska, d'origine polonaise, épouse de Francis Vetch, entrepreneur et affairiste<sup>33</sup>. Il la rencontre en 1900 sur le bateau qui l'amène avec son mari en Chine, et a une fille naturelle, Louise Vetch<sup>34</sup> (1905-1996), compositrice et cantatrice. Rosalie Vetch inspire le personnage d'Ysé dans *Partage de midi* (1906) et celui de Prouhèze dans *Le Soulier de satin*. Elle repose à Vézelay, où sa tombe porte ce vers du poète : « Seule la rose est assez fragile pour exprimer l'éternité », vers extrait de *Cent phrases pour éventails*.

#### **Famille**

Paul Claudel épouse à Lyon le 14 mars 1906 Reine Sainte-Marie-Perrin (1880-1973), fille de Louis Sainte-Marie Perrin, architecte de la basilique Notre-Dame de Fourvière. Le couple embarque trois jours plus tard pour la Chine, où Claudel est consul à Tientsin. Ils ont cinq enfants : Marie (1907-1981), Pierre (1908-1979), Reine (1910-2007), Henri (1912-2016<sup>37</sup>), et Renée (née en 1917).